

J. PETITPIERRE

Patrie
Neuchâ-
teloise

IVe VOLUME
1955

NEUCHÂTEL
ÉDITIONS
MESSEILLER

JACQUES PETITPIERRE

PATRIE NEUCHATELOISE

RECUEIL ILLUSTRÉ
DE CHRONIQUES D'HISTOIRE RÉGIONALE

QUATRIÈME VOLUME



NEUCHÂTEL
ÉDITIONS H. MESSEILLER

Imprimé en Suisse

LES DEUX HYMENS NEUCHATELOIS
DU PREMIER GOUVERNEUR
DE L'ÉTAT DE VICTORIA

Un sanctuaire dominant Neuchâtel.

En lisant le titre dont je fais précéder cette notice, certains lecteurs seront surpris. Qu'est-ce donc ? Qui était ce personnage ? Et comment se rattache-t-il à Neuchâtel ?

A cela d'abord, il convient de répondre qu'à l'issue du vallon de l'Ermitage, se dresse — dominant les quartiers de la Cassarde, du Rocher et de la Côte — une chapelle de style anglais qui fut inaugurée le 30 juin 1878. Cette chapelle — à l'emplacement d'une précédente scierie à la famille de Merveilleux — suppléa aux cultes présidés jusqu'alors par le pasteur Wittnauer dans un appartement voisin. Madame La Trobe — nous la retrouverons plus loin — fit à ses frais ériger cette chapelle particulière en souvenir d'êtres chers qu'elle avait perdus.

Ce geste suscita d'autres élans de générosité parmi les paroissiens — notamment de deux membres de la famille de Merveilleux. A leur tour, ils donnèrent, qui la chaire, qui la table et les services de communion, qui jusqu'à la vieille cloche de la Tour des Chavannes¹.

A la mort de Mme La Trobe, cette chapelle, propriété privée, passa à ses héritiers. Elle fut offerte à l'église indépendante — en 1927 — par sa fille. La chapelle — dont les murs s'élèvent sous la vigne vierge au milieu de pierres tombales La Trobe et de Salis — vit son sort se fixer au moment de la fusion de nos deux églises. Tandis qu'en 1928 le pasteur

¹ Le *Journal religieux* du 6 juillet 1878, sous la plume de feu Louis Jeanneret, a publié un historique de cette petite église.

C. D. Junod célébrait le cinquantenaire de cet édifice sis à une « croisée de chemins » — sanctuaire où les époux font volontiers bénir leur union — de nouvelles initiatives, celle de Mlle Keigel pour les vitraux du chœur du peintre Wasem en 1936, celles de l'amélioration du mobilier, de l'aménagement d'une pelouse, de l'achat d'un orgue, ont fait de ce point dominant notre ville, un lieu de culte, auquel, indéfectiblement, reste attaché un nom : *La Trobe* !

A la découverte.

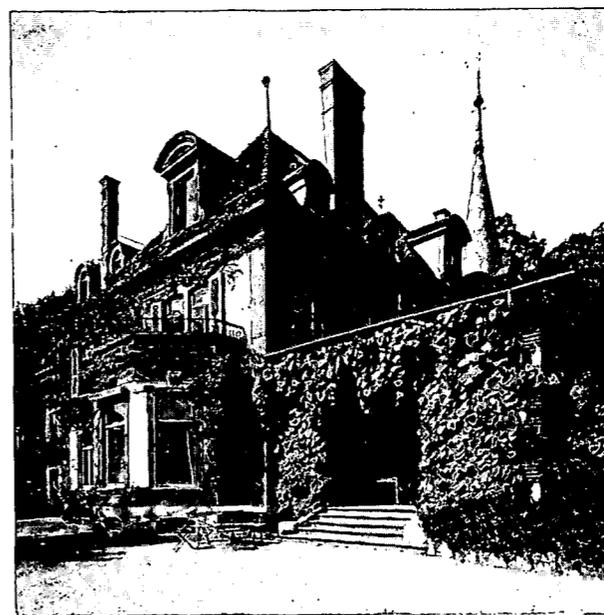
Avant de vous présenter Mme La Trobe dont il est question — Neuchâteloise de vieille souche — il est permis de se demander d'où vient le nom de La Trobe et de quelle famille il s'agit. Si une *chapelle* explique déjà l'intérêt se greffant sur ce nom, d'autres motifs de curiosité convergent



Chapelle de l'Ermitage à Neuchâtel.

sur un *personnage* en vue. Ce personnage — gravitant sur le plan anglais et australien — eut de nombreuses attaches à Neuchâtel, y vint souvent, y choisit successivement deux femmes se trouvant être deux sœurs. Clé de l'énigme : *Charles-Joseph La Trobe*, non seulement publia en anglais de charmantes descriptions de notre région, mais encore fut en contact si intime avec les Neuchâtelois de son temps, qu'il est instructif de se documenter sur sa carrière.

Bien que nous soyons en présence d'un visage ignoré des Neuchâtelois de notre génération — et surtout pour cette raison sans doute — M. Roger de Montmollin avait esquissé sur ce thème, en 1947, quelques notes biographiques à la séance de la Section de Neuchâtel de la Société d'histoire. Il était son exposé sur le journal tenu jadis par François de Montmollin, beau-frère de l'intéressé ! A cette source pittoresque, plutôt laconique mais bien faite pour exciter la curiosité, s'en ajoutèrent d'innom-



« *La Plota* »

Villa de Salis-La Trobe,
dominant la chapelle de l'Ermitage à Neuchâtel.

brables autres. Très fructueuses furent mes démarches entreprises tant auprès d'un parent — M. Oswald Robarts-Leuba, écrivain à Melbourne — qu'auprès du gouvernement de Victoria et de deux petits-enfants de La Trobe : Mme Godefroy de Blonay, au château de Grandson, et son cousin, M. Ch.-J. La Trobe, à Londres. La première, née Elisabeth de Salis, à « La Rochette », à Neuchâtel, habita longtemps *La Plota*, villa charmante qui, de son belvédère, surplombe la chapelle de l'Ermitage plus tard séparée de la propriété de Salis par la construction de la rue Matile¹.

La bonne volonté mise partout à me renseigner depuis plusieurs années; fut telle, que je surnage à peine au milieu du contenu de trois grosses valises de manuscrits, d'arbres généalogiques, de brevets, de journaux, de lettres, d'actes officiels, d'ouvrages, de photographies, d'albums et de documents qui permettraient d'écrire un livre orné de cent magnifiques illustrations sélectionnées ! Peut-être, écrirai-je un jour cette vivante biographie plutôt destinée au lecteur anglais, La Trobe étant mieux connu à Londres, en Amérique et en Australie, qu'à Neuchâtel. Une des principales artères à gratte-ciel de l'immense ville de Melbourne, ne porte-t-elle

¹ *Plota*: nom d'une pierre grisonne, verdâtre et pailletée de mica, d'une carrière du Eregaglia, entre Bondo et Soglio, patrie de tous les Salis. En souvenir, le porche d'une terrasse de cette villa fut dallée de « *plota* ».

pas son nom ? Précisément parce que dans notre région l'on ignore qui fut La Trobe, parlons-en grâce surtout à une documentation anglaise de première main.

Origine et proches parents d'envergure.

Entre 1821 et 1827, sur l'initiative d'un Jean-Joachim La Trobe, haut fonctionnaire français au ministère de la guerre, à Paris, prit naissance une correspondance entre sa branche — française — et la branche anglaise dont il est question dans cette chronique. Quinze lettres du fonds du château de Grandson, ont trait à des recherches sur l'origine commune des La Trobe, protestants venus de Villemur-Varenne, dans le Languedoc, en Tarn et Garonne, non loin de Montauban. A ce moment-là, s'y trouvaient encore manoir et tombeau La Trobe. Les deux familles — l'anglaise et la française — se rencontrent ensuite, se traitent en parentes, et se lient à Paris.

Michel La Trobe, de Villemur, allié Malfré de Raymond, serait ancêtre commun des deux lignes. Il ressort de ces échanges de vues plus que centenaires que — sur le rameau français — se greffe une lignée fixée à Cologne, à Coblenze, en Autriche et en Estonie. On retrouve du reste à Grandson, photographies de La Trobe restés français. Un certain Henri-Benjamin La Trobe — reçu à la cour de Russie l'hiver 1857 — raconte que la parution de son nom, dans un journal de Saint-Petersburg, incita une lectrice, femme d'un Frédéric La Trobe, à lui écrire de Livonie. Cette prise de contact suscita derechef échanges de renseignements généalogiques.

Jean-Joachim La Trobe, sus-dit, intendant aux archives de la guerre, en France, écrivait vouloir adopter l'écu de la branche anglaise parce que rappelant le métier de ses propres aïeux : d'argent à la fasce d'azur chargée de trois coquilles d'or ; cimier : dextrochère issant des flots une ancre inclinée. Cet écu se rencontre encore dans le Quercy et sur les confins du Languedoc.

A vrai dire, une généalogie complète — pour les générations lointaines — n'a pas été dressée. Un tableau établi à Perpignan — en 1910 — par M. Jean La Trobe, paraît plus solide ; il indique des Latrobe, possesseurs avant la Révocation de l'Édit de Nantes, du fief du *Pech de Moret* — terre ou colline de Villemur — au pied de laquelle court un ruisseau d'argent : *La Trona* — ou *La Trone*. La devise de la famille était : *Qui la cierque la troba égale Qui cherche trouve !*

La branche anglaise fixée en Hollande, à Dublin, puis en Angleterre, descendrait de John-Henri Boneval de La Trobe, troisième fils d'Henri, comte Boneval, et d'Adélaïde de Montmorency — qui, au service de Guillaume d'Orange, aurait passé des Pays-Bas en Grande-Bretagne. Rietstap, qui ne connaît point le nom de La Trobe, indique sous *Bonneval*, l'armoirie des La Trobe anglais ! Un tableau de famille, de John-Frédéric La Trobe — marié en 1820 à Alvine, baronne Stackelberg — donne la

descendance des La Trobe de Pajusby, paroisse de Klein Saint-Johannis en Livonie, alliés de Bock, de Wahl, de Manteuffel ou de Selmnitz.

Vous me proposez d'abrégé ? — d'accord ! Engageons-nous sur une lagune moins mouvante ; mais n'était-il pas légitime de se livrer à quelques investigations sur l'origine d'un Anglais qui, sans tambour ni trompette, vient choisir — comme femme — à Neuchâtel, deux de nos plus jolies compatriotes ?

Terrain solide.

Bref, l'arrière-grand-père de notre personnage est James La Trobe, vivant de 1702 à 1752, allié Thornton puis Adams. Son grand-père est Benjamin La Trobe (1728-1786). Ayant épousé Anna-Margaret Antes — d'une famille de Pennsylvanie, célèbre chez les moraves par son père, John Antes, missionnaire flagellé chez les Mamelouks — Benjamin La Trobe est sans doute si fort attiré par d'aussi affriolantes perspectives... qu'il entre dans cette association religieuse avec enthousiasme ! Le voici, à son tour, célèbre missionnaire à travers le monde.

Son propre fils — Christian-Ignace La Trobe (1758-1836) — suit ses traces avec piété. Celui-ci fait preuve d'un fort beau talent littéraire, d'une inlassable curiosité d'ordre ethnique et géographique. En parcourant son livre, de 400 pages, sur le Cap de Bonne Espérance : *Journal of a Visit to South Africa, in 1815 and 1816*, édité à Londres en 1818, l'on demeure stupéfait de son érudition, de son style et de son incroyable aisance à peindre lui-même en couleur paysages et intérieurs ornant son œuvre. Dans

cet ouvrage, les Moraves se trouvent des plus à l'aise parmi mœurs exotiques, plantes multiples, arbres étranges, fleurs, oiseaux, caméléons, salamandres, scorpions, lézards, crocodiles et cobras ; on pourrait croire que même ces derniers vont accepter la bonne nouvelle annoncée déjà depuis 1457 par Michel Bradacz à tant de frères de Bohême ! Tout cela fait songer au comte de Zizendorf, fondateur de la « mission » morave, bien connu des Neuchâtelais et de Montmirail.

Avant cette publication-là, avait vu le jour à Londres — en 1788, chez Stockdale — un volume spirituel contenant des anecdotes sur Frédéric II, dû à la plume de Benjamin-Henri La Trobe. Pour mieux situer



Le Rév. Benjamin La Trobe (1728-1786).

Allié Antes en 1756. Missionnaire morave. Grand-père du gouverneur de Victoria. Gravure Stockdale 1793. Piccadilly.



Le Rév. Christian-Ignace La Trobe
(1758-1836).

Allié Syms. Père du gouverneur de Victoria.

Portrait par T. Barber.

« La Trobe Folly » à un pont téméraire sur la rivière Patapsco ! Il a deux fils distingués, l'un ami des lettres, l'autre ami des arts, maintenant haut, tous deux, dans le monde, la réputation des La Trobe.

A sa naissance, Charles-Joseph — dont nous allons faire la connaissance — émerge d'un milieu de missionnaires réputés, d'architectes de renom. Il semble avoir d'assez fortes chances parmi les figurants de l'avenir. Aux ouvrages publiés par sa famille, il ajoutera lui-même, de sa main, une série de livres où la Suisse ne sera pas ignorée¹. Il fera en outre, ainsi que sa femme, au Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, des envois considérables d'objets rares².

¹ On doit aussi à John-A. La Trobe : *Solace of Sona* (Chansons consolatrices), poèmes inspirés par un voyage sur le continent, ainsi que *Sacred Lays and Lyrics*, Londres 1850, Seeleys Fleet Street, dédié à James Montgomery, Esq. (326 pages de poèmes divers). Christian-Ignace et Benjamin-Henri avaient une sœur qui épousa le fameux artiste anglais Bateman, organisateur de l'exposition nationale de peinture, de Londres, en 1851. Bateman, qui voyagea en Australie avec les sculpteurs Thomas Woolner et Bernhard Smith, y laissera œuvres et souvenirs mémorables.

² *Manuels* des Quatre-Ministres : 15 juin 1847, pages 491-2; très beaux dons fréquents de Mme La Trobe que l'autorité décide de remercier en lui adressant une

Débuts d'une carrière.

Tandis que son père le destinerait à la théologie, Charles-Joseph La Trobe — bien que chrétien ne fléchissant jamais dans sa foi — est séduit dès sa tendre enfance par les disciplines multiples de la vie anglaise, métropolitaine et coloniale. Son entourage, son excellente éducation, les perspectives que lui ouvrent les collèges de Londres, ses lectures, ses aptitudes, son insatiable curiosité, ses talents surprenants, vont concourir — très tôt — à faire de lui un homme complet. Chercheur, savant, administrateur, écrivain, musicien, peintre, dessinateur plein d'humour, il sera tout cela.

Un soir d'octobre 1824, à 23 ans, venu de Bâle par les vallées de la Birse, de la Suze — puis par Bienne — il arrive à Neuchâtel comme précepteur chez les Pourtalès. Durant deux ans, il continue à s'y instruire en *self made man*. Il fait en Suisse de nombreuses ascensions, se révèle audacieux alpiniste. Son amour de la nature est tel, sa réceptivité si aiguë, qu'il note ses impressions — comme Félix Mendelssohn — dans son calepin de promeneur. En 1829 il publie le récit de ses randonnées dans un volume illustré de vignettes : *The Alpenstock or sketches of Swiss scenery and manners*. Ce volume de 400 pages a un tel succès touristique et publicitaire, qu'il faut le rééditer dix ans plus tard.

Parvenu à Neuchâtel, le souvenir de durs moments s'envole de son cœur ? « La tranquillité de ma petite chambre, mes livres, les attentions qu'on me témoigne me font du bien. En mars, le printemps fait son apparition ; les neiges du Jura diminuent, le Seyon amène de gros effluves à travers la ville. La bise — vent froid de l'est — souffle, glacée, durant plusieurs jours ; elle soulève de furieuses vagues bleues par-dessus jetées du port et terrasses de la rive. » Il continue : « Il ne neigeait plus ; les chars descendant de la montagne, les jours de marché, avaient leur toit couvert d'un épais manteau blanc. Avec mon bâton, bagage au dos, j'ai parcouru le prodigieux défilé de l'Areuse, le Val-de-Travers, tout le fertile Val-de-Ruz. »

Autres observations d'un Anglais chez nous.

La Trobe décrit nos couchers de soleil d'automne — féériques — projetant de douces lueurs sur la large nappe des eaux : « Involontairement, en présence d'une telle splendeur, je me sens poussé à adorer, à glorifier le Créateur. »

Il est émouvant de lire ces descriptions d'un étranger. Vibrante dans l'âme d'autrui, cette peinture de lieux qui nous sont chers, nous est comme

lettre. Une lettre officielle du 23 novembre 1847, signée Fe.-André Wavre, se trouve en effet dans les archives La Trobe au Château de Grandson. Déjà le 2 février 1842, une lettre des Quatre-Ministres, signée P.-L. Jacottet, adressée en Australie à La Trobe, le remerciait chaleureusement de ses « envois considérables d'objets rares et précieux » à notre Musée d'histoire naturelle.

révélée pour la première fois dans sa tendre fraîcheur. Ses notes, décrivant les plissements de notre lac sous le « joran » sont si poétiques, qu'on en demeure interdit.

Voici que le jeune La Trobe remarque qu'il y a moins d'ivrognes à Neuchâtel que dans d'autres villes suisses ou anglaises ! Est-ce bien vrai ? Ouvrant l'œil — est-ce le bon ? — il observe que les pintes se ferment à 9 heures. Il regarde travailler lessiveuses et blanchisseuses sur le rivage, écoute la chanson du guet, épilogue sur culture des ceps, paragrêle et paratonnerre ! Comment se fait-il « qu'il n'y ait pas de service divin sur les fosses au cimetière ? » Visions palpitantes : notre port est embouteillé d'embarcations le jeudi ; attelages de bœufs, marchés de bois et de charbon ; porcs beuglant au péage (actuel emplacement du Restaurant du Théâtre) ; on les tire ensuite en un indescriptible concert pour être égorgés aux abattoirs (actuel emplacement de l'hôtel Touring) ; des chariots de vin partent pour la Bourgogne...

A deux reprises, à l'aube, La Trobe s'éloignant de Neuchâtel — une fois sur la crête d'Anet, une autre des hauteurs de la Clusette — se détourne, s'arrête longuement pour décrire notre merveilleux paysage où dorment encore lac et villages silencieux dans la brume matinale. Son ouvrage *L'Alpenstock* nous mène fort loin. Il nous conduit sur monts et passages de la Suisse. En 1829, le pasteur Studer, à la cure d'Erlenbach, où il a séjourné, reçoit de ses nouvelles. Le Tyrol l'attire aussi ; en 1830, il publie en effet un autre ouvrage à succès : *The Pedestrian, a Summer Ramble in the Tyrol!*

L'Amérique a du charme.

A la fenêtre de sa chambre, chez les Pourtalès (notre actuelle maison de paroisse), La Trobe, imprégné des récits de ses ancêtres missionnaires, rêve souvent, comme il l'écrit, de lointains voyages. Ces rêves se réalisent-ils ?

Albert de Pourtalès — dont il parfait l'éducation — né en 1813, a douze ans de moins que lui. C'est le petit-fils de Jacques-Louis, fondateur de l'Hôpital. C'est le fils de Frédéric de Pourtalès, allié Marie-Louise-Elisabeth de Castellane-Norante — aide de camp du prince Berthier — qui, après existence mouvementée, se retire dans ses châteaux de Greng et d'Oberhofen.

Un voyage en Amérique, de La Trobe et d'Albert de Pourtalès, est décidé en 1832 ; ce dernier, à ce moment-là, a une vingtaine d'années. Sur mer, ils font connaissance de Washington Irving, le grand écrivain américain ; le récit de cette équipée — publié par ce dernier — est une de ses plus exquises productions littéraires. Mais comment La Trobe eut-il pu lui-même s'abstenir d'écrire une relation sur ce thème ? Elle paraîtra, dédiée à Irving — quatre ans plus tard, en 1836 — sous le titre : *The Rambler in North America*.

Départ de Calais, de leur navire transportant deux cents émigrants, une vache, un âne, dindes, canards et perroquets. Mille voiliers virent sur

l'Océan. Traversée magnifique. On y apprend que les New-Yorkais n'ont jamais vu de bel incendie ; ils démolissent vivement toute maison où le feu a pris ! Les trois voyageurs participent à des chasses dans les immenses prairies du continent nord ; Pourtalès se perd dans la brousse durant deux jours ; ayant suivi une troupe de bisons, il doit, craignant les loups, grimper sur un arbre et y rester dix heures sur la selle de son cheval accrochée dans les branches.

On se reconforte chez les Frères moraves des Delawares, région de Québec. L'équipée prend fin à la Nouvelle-Orléans, par la descente du Mississipi. Albert de Pourtalès — en route — saisit le crayon aussi. C'est pour caricaturer La Trobe dont la manie est de dessiner dans n'importe quelle posture.

Sa pochade montre trois cavaliers au galop. La Trobe est debout sur son cheval, en équilibre d'écuyer de cirque. Imperturbable, tandis que son coursier va sauter une barrière, il dessine le paysage dans son cahier ouvert ; c'est ainsi qu'il passe l'obstacle, les basques de son habit flottant derrière lui.

Des Chutes du Niagara — le 3 septembre 1883 — La Trobe envoie à Londres au comte de Pourtalès, père de son élève et ami, une missive en anglais qui, comme d'autres, contient le fidèle relevé périodique de la comptabilité de voyage, sommes reçues par les banques, frais déboursés.

Un petit tour au Mexique.

A cette randonnée s'ajoute une équipée de Pourtalès et La Trobe, plus au sud, au Mexique, en 1834. Captivantes sont les pages de ce dernier sur Vera-Cruz, Tampico ou Puebla où les prêtres baptisent les chevaux. On pataugera en bottes dans les marécages, au milieu de moustiques, parmi cactus géants, forêts de mimosas non loin de pyramides de stuc rose. Sur les flots bleus, La Trobe — en l'absence de tout clergyman — improvise l'oraison funèbre d'un gaillard mort de la peste en donnant à bord le frisson à tout le monde.

Au sortir des pampas, La Trobe, ému de devoir quitter son cheval, lui caresse l'encolure ; il note dans son calepin : « J'aime les bêtes muettes » ! Les deux amis poursuivent leur voyage dans un train formé de dix litières mexicaines individuelles, attelées de mules. Tandis que Pourtalès juge son véhicule confortable, s'y couche et y fume de bons cigares, La Trobe — de



Washington Irving,
Célèbre écrivain américain.
Portrait d'après David Wilkie.



La Trobe dessinant sur son cheval.

Caricature de Pourtalès.

grande taille — recroquevillé, secoué dans sa cage à rideaux et coussins durs comme pierre, risque d'être jeté sur le sol ; ses mules ne marchent point au pas.

Mis à part de pittoresques inconvénients, ses descriptions de villes, d'indigènes, de cultures, de fruits, sont si séduisantes, qu'on hésite à faire sa valise pour le Mexique, cette charmante « Nouvelle-Espagne ». Autre volume de La Trobe : *The Rambler in Mexico* !

Au cours de ses pérégrinations, il numérote toutes ses lettres envoyées en Europe. A son retour, il en fait la récolte. Récupérées, elles lui facilitent la rédaction de ses ouvrages. L'une d'elles, n° 27, du 29 mars 1834 — adressée de Mexico à Mme Frédéric de Pourtalès, mère d'Albert, son émule — est ornée d'une aquarelle, délicieux coucher de soleil sur le Popocatepelt dont il indique les 17,730 pieds ! Ses missives, expédiées aux quatre vents, se trouvent ainsi regroupées avec ses propres papiers.

Retour à Neuchâtel pour le bon motif.

La tendresse ressentie — pour nos paysages à nous — par La Trobe, grand garçon courtois, sentimental mais énergique, au large front, aux yeux et cheveux bruns légèrement frisés, ne paraît point tout à fait étrangère



Mme Sophie La Trobe-Montmollin

Avec sa mère (portrait de son père).

Aquarelle signée « Dietler 1839 », au château de Grandson.

à l'inclination respectueuse qu'il éprouve pour une jeune fille rencontrée dans le monde : Sophie de Montmollin. Il a 34 ans, elle 25. Sophie de Montmollin est le neuvième des 16 enfants qu'aura eu le Secrétaire d'Etat, Frédéric-Auguste de Montmollin habitant la maison de son ancêtre, le fameux chancelier, sur notre Place du Marché¹.

¹ « La Maison à gargouilles d'un chancelier » avec 14 illustrations : *Patrie neuchâteloise*, t. III, p. 113.



Armoirie La Trobe-Montmollin.

Retrouvée en Angleterre.

Castellane. Sur un papier Boneval-La Trobe — jauni par le temps — je lis cette devise : TUTTO SI FA. Nul doute que « Charles-Joseph » — qu'il eût ignoré cette règle ou non — la mettait en pratique !

Les reproductions de deux aquarelles du peintre Frédéric Dietler — professeur à l'École d'art de Berne et qui avait étudié à Paris, Venise et Rome — accompagnent ces lignes. L'une d'elles montre Sophie de Montmollin, première femme de La Trobe, assise en robe bleue « décolletée en bateau », tenant une lettre de son mari, tandis que sa mère, née Meuron, en bonnet neuchâtelois, de dentelle, est assise à une table à ouvrage. Derrière elles, se voit le portrait du chef de la famille, mort en 1836, l'année qui suivra le mariage de sa fille Sophie. Cette peinture fut exécutée à Neuchâtel, maison de la Place du Marché.

La seconde aquarelle représente la jeune madame La Trobe aux yeux et cheveux bruns, à chignon pointu, en toilette bleue, rayée, garnie de dentelle noire. Elle est assise à son secrétaire à galerie, main sur un livre, tenant un coupe-papier. La jeune femme de La Trobe habitera chez sa mère, Place des Halles, durant l'accomplissement de premières missions difficiles — en de dangereux climats — confiées à son mari.

Comme on va voir, les missions dues au mérite du mari de cette Neuchâteloise ne manquent ni d'imprévu, ni de variété.



Mme Charles-Joseph La Trobe (1811-1854).

Née Sophie de Montmollin.

Aquarelle de Dietler au château de Grandson.

Renom profitable.

Les publications de La Trobe — fort goûtées du public anglais friand de récits faisant la part du sérieux et de l'humour, mais à base instructive — attirent à ce point l'attention du gouvernement en Grande-Bretagne, que celui-ci lui confie une vaste enquête dans l'Ouest-indien.

La mission que lui donne Lord Glenelg, secrétaire d'Etat aux Colonies, consiste — en contrôlant, aux Antilles, la destination de capitaux votés pour l'éducation des Noirs, — à rendre compte de l'état de développement et de rendement de la Guyane anglaise, de la Trinité, des Windward, Leeward Islands, et de la Jamaïque. La Trobe accomplit sa tâche si



Agnès La Trobe (1837-1916).

Fille aînée du gouverneur. Peinte par Dietler dans sa chambre à « La Rochette » à Neuchâtel en 1850 à 13 ans. Alliée Pierre de Salis-Soglio en 1874.

Aquarelle au château de Grandson.

consciencieusement, que la Chambre des Communes — les 7 février, 21 juin 1838, et 15 février 1839 — décide, sur proposition de Lord Grey, chef de l'Office de Downing Street, de faire imprimer ses trois rapports.

Un exemplaire de chacun de ces rapports, modèles de précision, étayés sur statistiques et observations variées, figure — documentation ignorée — à la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel. François de Montmollin, beau-frère de La Trobe, y a inscrit son nom. Leur titre est : *Negro Education*.



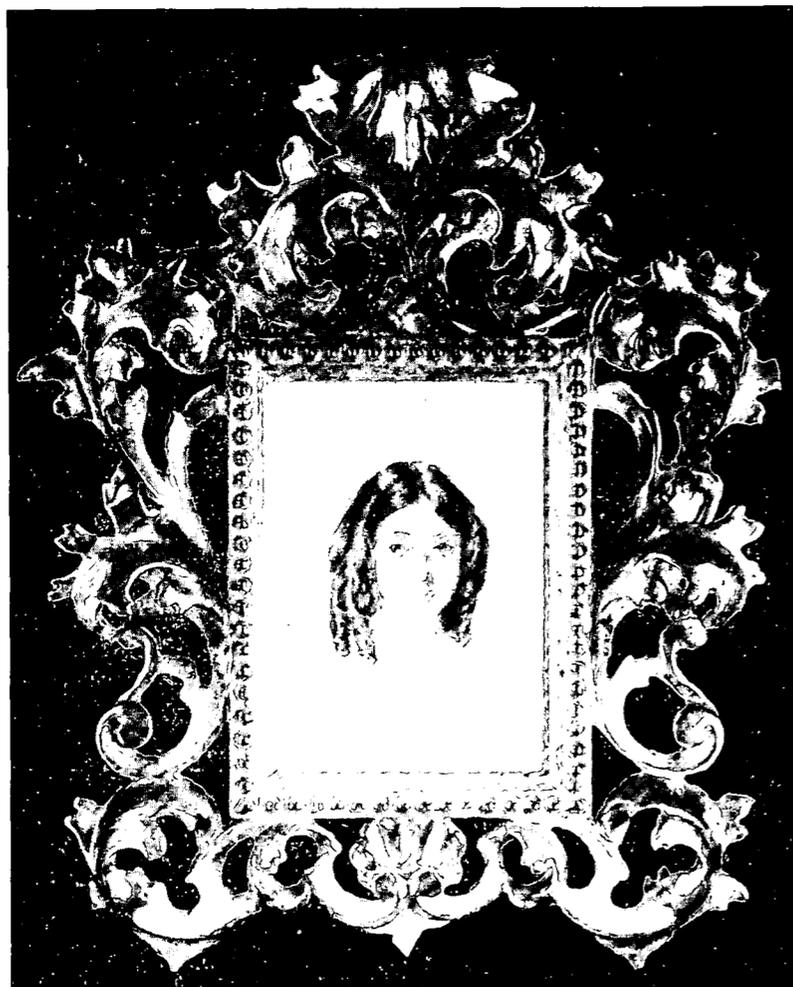
Eléonore La Trobe (1842-1938).

2^e fille du gouverneur, peinte à Melbourne « Jolimont » à 8 ans et demi en 1850.

Propriété de Mme de Blonay. Château de Grandson.

Coup d'œil anticipé sur une famille.

Bien qu'ardent au travail, prospecteur de haute classe, La Trobe — Neuchâtelois par d'indissolubles liens — se révèle au surplus excellent père de famille. Entre 1837 et 1845, sa femme lui donne quatre enfants, dont trois filles et un fils. L'aînée, Agnès, de 1837, est née à Neuchâtel, six semaines après le départ de son père pour les Antilles. Agnès La Trobe — que l'on voit ici dans un fauteuil de soie bleue, en robe blanche, les



Cécile La Trobe à 7 ans : troisième fille du gouverneur.

Peinte à « Jolimont » en Australie en 1850. Mariée au professeur Georges Godet en 1883.

Propriété de Mme de Blonay. Grandson.

mains dans un bouquet de fleurs, à La Rochette — épousera plus tard, en 1874, le comte Pierre de Salis-Soglio (Grison de la branche anglaise des Salis) dont la fille, Elisabeth, s'alliera en 1901 au baron Godefroy de Blonay, du château de Grandson; c'est en partie grâce au culte que cette dernière voue au passé, qu'il m'est possible d'écrire une biographie de son grand-père.

En 1842, à Melbourne, naissait une seconde fille, Eléonore, décédée célibataire en 1938. Son baptême fut le premier service divin célébré au

nouveau temple Saint-James de Melbourne. En 1843, une troisième fille, Cécile, naissait à Melbourne aussi. Elle épousera, en 1883, Georges Godet, professeur de théologie et d'histoire à Neuchâtel, frère aîné de Philippe Godet. Le quatrième enfant, Charles, de 1845, né également en Australie, épousa, en 1876, Charlotte Addisson dont le fils, Charles La Trobe allié Evelyn Pullinger en 1926, aujourd'hui à Londres, a contribué aussi à permettre cette notice.

On vient de voir que, de sa première femme — Sophie de Montmollin — La Trobe eut quatre enfants. Comment se fait-il que trois d'entre eux naissent en Australie ?

Pionnier de premier plan.

Si La Trobe a un pied à Neuchâtel, il a l'autre en Angleterre; c'est de ce dernier tremplin qu'il repart pour les antipodes.

La reine Victoria approuve la proposition de son gouvernement et de Georges Gipps de nommer La Trobe superintendant du district australien de Port Philipp — colonie pénale depuis 1787 de la Nouvelle-Galles du Sud — devant son nom au commodore Philipp ayant à cette époque amené là avec son escadre 565 premiers convicts.



Capitaine William Lonsdale.

Officier administrateur à Port Philipp.

La Trobe quitte l'Angleterre avec sa femme et sa fille Agnès, le 24 mars 1839, à bord du « Fergusson » de lord Vaughan! Ayant touché Sydney le 24 juillet, son bateau aborde le 1er octobre à Port Philipp, soit à Melbourne. Accueil chaleureux. On s'installe chez le capitaine William Lonsdale en attendant qu'arrive d'Angleterre une petite résidence plus

ou moins préfabriquée qu'en souvenir de leur lune de miel à « Jolimont », les La Trobe baptiseront « Jolimont ». Chose plaisante, c'est tout le quartier environnant de Melbourne — l'une des plus grandes villes de l'hémisphère austral — qui prend ce nom de notre colline de Cerlier!

La Trobe et d'autres artistes, dont E. La Trobe-Bateman, ont peint et dessiné sous tous les angles ce petit groupe de maisons basses, pittoresques, dont la principale fut transformée en petit musée historique parce que première résidence du gouverneur d'une colonie érigée peu après en nouvel Etat. Cet abri pittoresque ne sera démoli qu'en 1954!

Dans cette contrée — une des plus salubres du monde — où l'hiver commence en mai, le printemps en septembre, l'été en novembre et l'au-

tomne en mars, La Trobe — en accédant à son poste de superintendant dépendant de Sydney — se trouvait à Port Philipp au milieu d'une population très bigarrée, de 5822 âmes, qui, quatorze ans plus tard, à son départ, en 1854, était de 236.798 âmes! *Ames* — est beaucoup dire! Dans le nombre, se trouvaient de nombreux forçats déportés qui, ayant essaimé, devaient en être assez dépourvus! Leurs contingents étaient si bien fournis qu'actuellement des quidams hésitent là-bas à risquer des recherches généalogiques! Aussi bien, La Trobe se démena-t-il d'urgence pour qu'on s'abstînt d'augmenter les cargaisons d'aussi vivante marchandise.

Ces régions, jusqu'alors presque désertes, auraient-elles soudain un attrait inattendu?

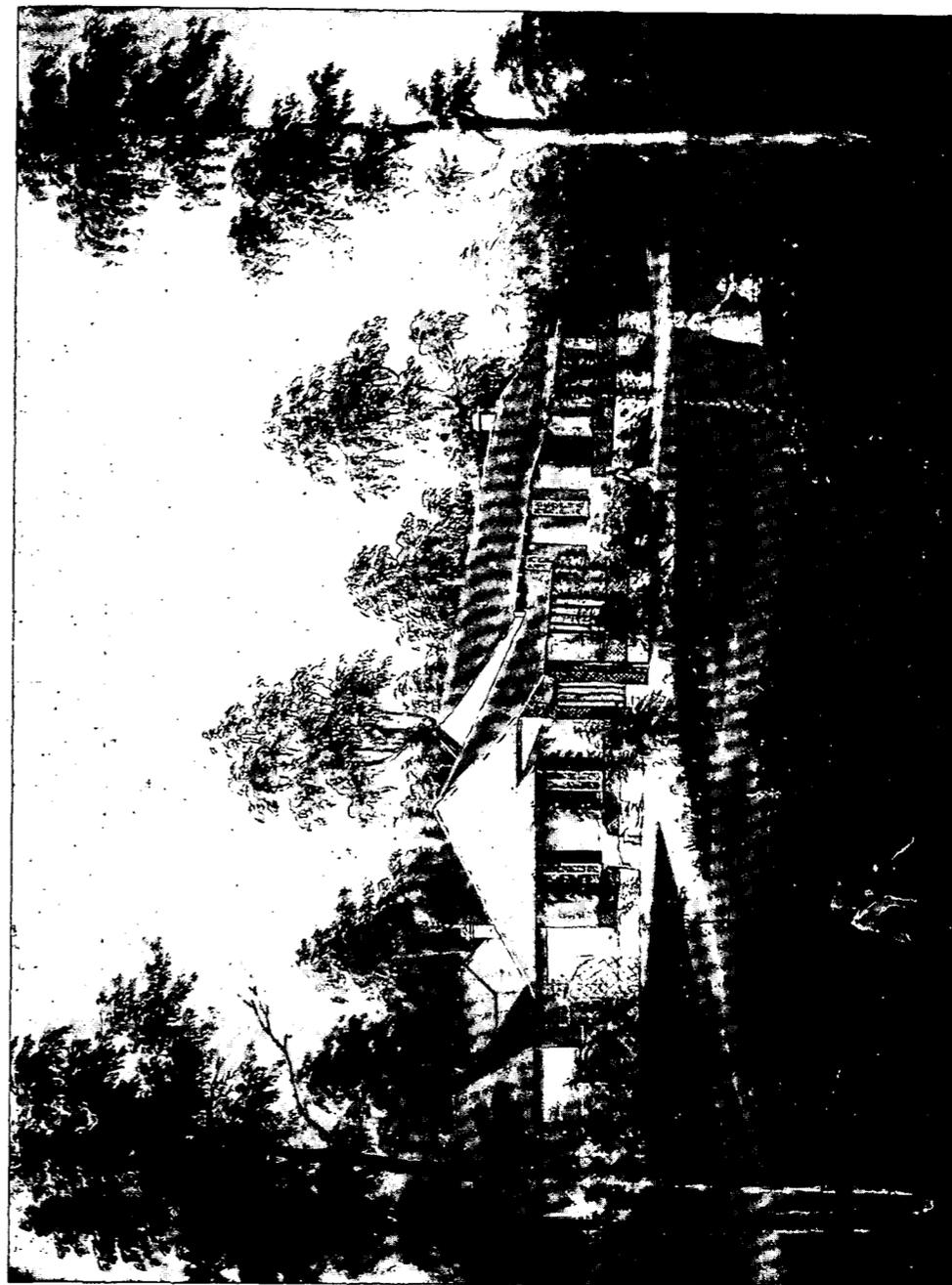
Mines d'or!

La récente découverte de mines d'or en Australie — minerais souvent apparentés d'avance aux spécialistes des travaux forcés — mit immédiatement en leurs mains, pioches, pelles et tamis, tandis qu'avant la tombée de la nuit — bien entendu — des escortes de police à cheval, sabre tiré, encadraient des cales bâties de lourds sacs emplis de métal brut à mettre en lieu sûr.

J'ai sous les yeux deux anciennes lithographies en couleur — reçues d'Australie — montrant un de ces convois *on Road to Melbourne* ou représentant la tente du Dr Bunce, directeur des sondages, plantée non loin d'un ruisseau, dans un secteur où de nombreux gaillards, parsemés à l'envi, donnent dans le sol, au milieu de chariots et de brouettes, d'innombrables coups de pioche.

La Trobe a rapporté lui-même d'Australie une amusante collection de lithographies de cette époque montrant les diverses phases de la prospection de l'or. On y assiste au départ de convois, de chars attelés de bœufs et de chiens, où toute la famille a pris place; on y voit la *Native police* armée de pied en cap, favoris et jugulaires au menton, sur chevaux cabrés. Des marchands sont munis de précautionneuses balances. Le cadavre d'un chercheur d'or, mort de fatigue, dévoré par les corbeaux sous un arbre, gît à côté de son trou. D'autres s'épongent, suant et soufflant de leurs vains efforts. Les enfants s'en mêlent; on passe de l'eau dans les tamis pour dégager le minerai. Des rixes d'ouvriers éclatent parmi chantiers et bouteilles dont on voit les tessons devant la devanture d'une bijouterie. Les charcutiers de bivouacs suspendent leurs gigots; les malins — à plat ventre — promènent des aimants sur le sol; les contremaîtres — debout sur des caisses — encouragent leur monde. La pipe au bec, le nez retroussé, des lurons, flairant la pépite, apostrophent les dormeurs!

Mais, si des mines se révèlent productives dans les régions de Camberra, Bendigo, Ballarat — entre services d'exploitation, colons honorables, noirs à la peine, tricheurs et faux-frères — il éclate, dans cette main-d'œuvre bigarrée, des désordres annonciateurs de grèves. Les ouvriers ne



« Jolimont » à Melbourne. Résidence du superintendant de la Colonie.

Ces maisonnettes historiques ne furent abattues qu'en 1954 pour permettre la construction d'une voie ferrée. Elles transpirent néanmoins, à un quartier de la capitale, le nom d'un domaine et de notre colline dominant Cerlier.



Police australienne au temps du gouverneur La Trobe.

Lithographie de l'époque.

se plaignent-ils pas d'innombrables tracasseries policières? Les chercheurs crient au scandale de devoir payer 3 livres sterling pour être *admis* (sic) à la tâche. Ils ne veulent donner que 3 shillings 4 pence! Une bataille rangée éclaterait si La Trobe — en vitesse — ne dépêchait sur les lieux 140 hommes du 40^e régiment, faisant, avec 279 soldats et 171 agents de police, une troupe sérieuse. Il annonce que si le calme ne renaît, il le rétablira à coups de canon! L'or est si à la mode que même les cartes de visite de La Trobe — au dos desquelles il note de nombreux souvenirs — sont dorées sur tranche!

Documents renvoyés de Grandson à Melbourne.

Visites et administration de superintendant.

Pour faire l'histoire de ces événements et de cette période, les documents La Trobe sont indispensables. Ils le sont à ce point, qu'à deux reprises, ceux surtout de nature politique, ont été envoyés — en 1934 et 1952 — par Mme Godefroy de Blonay, à l'actuel gouvernement de Victoria.



Chercheurs d'or lors de la découverte des mines australiennes.

Lithographie de l'époque.

Les principaux journaux de Melbourne, *The Age* et le *Herald*, firent grand cas de ces dons. Ils comprenaient — outre memorandum privé du superintendant, lettres de Gipps, plis relatifs au juge Willis envoyant sans arrêt les gens au cachot et traitant La Trobe de menteur — les dépêches originales de Downing Street et les critiques de La Trobe adressées à Londres!

Cette montagne de littérature — d'un intérêt capital pour l'Australie — est plus passionnante que le meilleur des romans policiers. Abstenons-nous de la parcourir, même au galop du cheval qu'enfourchait La Trobe dans ses randonnées lui permettant — dans le pays — de prendre contact avec autorités et subordonnés. S'il trouve, au cours de longues corvées, l'occasion de grimper au Mont William, aux Monts Grampians, d'explorer le volcan Noorat, de faire l'audacieuse excursion du Cap Otway, de

DEUX HYMENS NEUCHATELOIS

franchir des gouffres, de s'arrêter au Lac Salé — ou dans villages, huttes et cases — son administration, malgré certains détracteurs, sera impeccable. Il place toujours sa mission d'Etat et sa famille au-dessus de tout. Il est si enthousiaste que le terrain de « Jolimont » — son cottage résidentiel — lui coûte deux fois ses 800 livres sterling d'appointements annuels. Il délire sa bourse, tandis que son supérieur, Sir Gipps, recule devant les crédits nécessaires au district sud; ce dernier, en pédant styliste, veut mettre à l'amende (sic) les fonctionnaires lui écrivant lettres idiotes ou mal tournées! N'y a-t-il pas d'autres pays où de telles amendes feraient aussitôt déborder les caisses de l'Etat?

Sur votre atlas, repérez Sydney et Melbourne.

Les échanges de lettres amicales: Gipps à Sydney, La Trobe à Melbourne, démontrent — à l'encontre de ce que les historiens ont écrit — que ces deux chefs ne s'opposèrent nullement à la *séparation* projetée, en deux colonies, du district sud de Melbourne, — de la Nouvelle Galles du Sud, capitale Sydney, dans laquelle il se trouvait englobé.

Certains journalistes, au cours de polémiques, sur place, accusèrent surtout La Trobe d'obstruction, alors que son élémentaire intérêt — une indépendance plus large — lui dictait au contraire de pousser à la séparation de son district. Sa louable neutralité *officielle* fut mal interprétée par une partie de la presse; celle-ci louvoyait, s'éclairant malaisément dans un pays de noirs, d'aborigènes, d'immigrés, de fermiers, de prospecteurs, d'aventuriers, de margoulines. Déjà, dans un pli adressé à Gipps en 1844, La Trobe préconise vivement la *séparation* de sa colonie de Port Philipp ou de Melbourne — d'avec Sydney, cœur de la Nouvelle Galles du Sud.

Dans cette chronique épisodique, je m'abstiens de ressusciter les célèbres personnages émergeant des épîtres humoristiques qu'échangeaient nos deux intendants. Bref, en 1851 — grand bienfait — la Couronne d'Angleterre sépare de la Nouvelle Galles du Sud, le vaste district sud — de Port Philipp ou de Melbourne. Quel nom donnera-t-on à ce secteur La Trobe?

Le nouvel Etat ou colonie de Victoria.

Cette année 1851, Melbourne — sur la rivière Yarra — devient ainsi capitale d'une colonie désormais indépendante. On donne à cet Etat le nom de *Victoria*, celui de Sa Majesté, âgée de 32 ans — et qui règne sur l'empire britannique depuis 1837.

La Trobe-Montmollin — qui a poussé au nouveau statut — est promu gouverneur de Victoria! Ses honoraires annuels qui, en 1846, ont été portés à 1500 livres sterling, atteignent, en 1851, 2000 livres sterling. Ils sont plus que doublés l'année suivante.



Son Excellence Charles-Joseph La Trobe-Montmollin (1801-1875).

Premier gouverneur de l'Etat de Victoria. Peinture de F. Grant.

Photo obligeamment communiquée par le Département de l'Intérieur à Melbourne.

Une cabale a bien été montée contre lui par des mécontents; d'un meeting à l'Hôtel-de-Ville, est sortie une pétition pour son rappel. Mais, Grey et le duc de Wellington, en gens avertis, interviennent pour que l'on confirme dans ses fonctions La Trobe — serviteur dévoué. On renforça au contraire ses pouvoirs.

L'érection de *Victoria* en colonie indépendante est, depuis lors, célébrée chaque année — dans l'allégresse générale — comme un grand anniversaire! Le centenaire de 1951 vit le souvenir de La Trobe rappelé avec faste et pose de plaques commémoratives; on émit même cette année-là un timbre australien à son effigie.

On avait aussitôt, en 1851, institué un parlement. La Trobe — au nom de S. M. la reine — prononce les discours d'ouverture de ce cénacle: sa première harangue est teintée d'une note religieuse; Son Excellence se soucie peu qu'on lui reproche — à tort du reste — de favoriser les protestants.

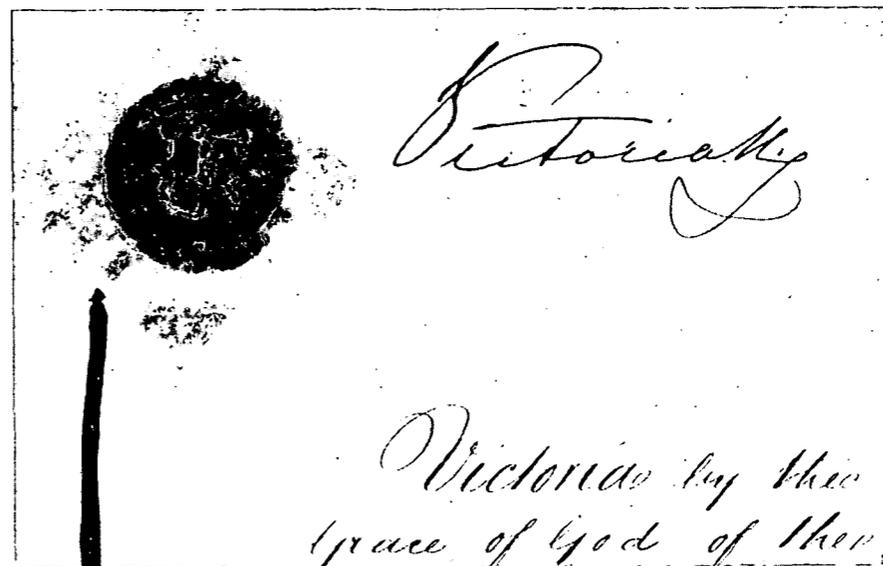
Ce grand ami des Neuchâtelois affrontera les pires difficultés pour faire tourner les rouages délicats d'un organisme public entièrement neuf. Gros apport personnel dans la législation, la machinerie gouvernementale et les travaux publics. La Trobe n'est plus bridé par Gipps, rentré de Sydney à Londres en 1846.

En 1846 déjà, la reine Victoria, sur proposition de Gladstone, avait apposé sa griffe — reproduite ici à titre de curiosité — sur un document daté de Buckingham Palace, le 6 mai. C'est un brevet conférant à La Trobe pouvoirs de gouverneur sur l'île Van Diemen — dite Tasmanie — colonie voisine. Il remplit cette mission en l'absence de Sir Eardley Wilmot, révoqué, remplacé plus tard par Sir William Denison. Comme on voit, la griffe des souverains anglais est toujours apposée en tête des lettres et brevets.

Cérémonies. Présences spectaculaires.

Tout en appliquant une nouvelle constitution démocratique, au milieu de conflits d'immigrés, de clans financiers et confessionnels, La Trobe vise surtout à un meilleur aménagement du port de Melbourne.

Il fait construire le fameux Pont-des-Princes; son inauguration, pendant les fêtes de la *Séparation*, donne lieu à une manifestation d'allégresse populaire, corsée d'un déploiement de forces militaires. Malheureusement, la joie s'y trouve tempérée par l'absence de « Madame la gouverneur » tombée malade! Notre Neuchâteloise ne suggère-t-elle pas à une sienne amie en visite chez elle de la remplacer au pied levé à cette cérémonie? Cette dernière — Mrs. Georgiana Mc Crae — revêt les atours de Mme La Trobe: robe, houppelande ou polonaise de satin noir bordée de fourrure de cygne australien, capote de soie grise. Cette comique substitution — royalement amusante pour La Trobe flanqué d'une fausse « Mme la Gouverneur » se confondant en révérences à gauche et à droite — n'enchantait qu'à moitié les journalistes de Melbourne. Ils se mettent à grogner en invoquant d'autres prétextes!



Autographe de S. M. la Reine Victoria.

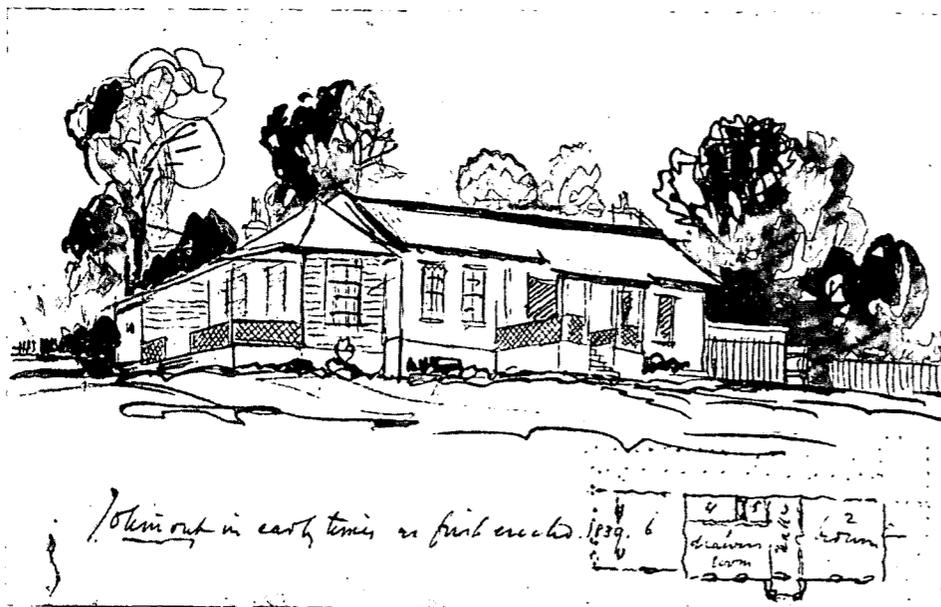
Acte donnant à La Trobe, en 1846, pouvoirs de gouverneur de Tasmanie.

Propriété de M. Charles La Trobe, à Londres.

Hormis le *Times* de Londres et la *Victoria Government Gazette* qui magnifiaient les faits et gestes de La Trobe; les attaques de la presse régionale contre le gouverneur étaient d'autant plus énergiques que chacun savait parfaitement qu'elles ne servaient à rien.

Les journaux boudèrent pour une autre raison. La fanfare de Melbourne avait commencé à donner une aubade à la femme de Son Excellence, Mme La Trobe. C'était devant cette sorte de bungalow, à exclusif rez-de-chaussée, qu'était la résidence de « Jolimont »; on soufflait dans clairons et trombones, on tambourinait, on faisait sonner les cymbales à en faire trembler les vitres, alors qu'à l'intérieur notre amie neuchâteloise, souffrant de névralgies, avait déjà la tête en bouillie! La presse de la colonie, toujours chatouilleuse, n'interpréta qu'avec réserves la sortie sur sa véranda, de Son Excellence le gouverneur — en robe de chambre à fleurs — venue pour sauver la vie de sa moitié, prier très poliment la fanfare de remettre à tantôt son zèle intempestif.

La Trobe est aux antipodes du « M'as-tu vu ». Bel écrivain, il est modeste orateur; preuve en est, la façon dont il préside l'ouverture de son Parlement. Qu'en dit l'Américain, George-Francis Train de passage à Melbourne, ayant assisté à cette cérémonie? La Trobe, bien qu'en uniforme de gala, lisait confortablement *assis* dans son fauteuil dominant le Concile, son discours imprimé, distribué d'avance aux députés l'ayant en main. N'est-ce point ainsi qu'agissent, à l'Hôtel-de-Ville de Neuchâtel, nos présidents de conseils d'administration de sociétés anonymes, lors de séances — éclairs — d'actionnaires n'ayant rien à « repiper »?



Sketch à la plume, de La Trobe.

Sa résidence de « Jolimont » à Melbourne. Original au château de Grandson.

A l'actif de La Trobe.

La Trobe fonde le Jardin botanique dont l'emplacement, dans la capitale, est choisi par une Neuchâteloise — sa femme. Il contribue dans une large part à la fondation d'une Université. D'une activité inlassable, il crée l'Hôpital et la magnifique Bibliothèque de Melbourne. Décoré Compagnon de l'Ordre du Bain, cet extraordinaire pionnier laissera son nom malgré lui — comme dit plus haut — à la plus grande artère d'une ville tentaculaire aujourd'hui de 1.250.000 habitants.

On baptise *La Trobe* jusqu'à une gigantesque drague du port et l'on élève au premier gouverneur — gentleman au sens le plus élevé du mot — un monument, sorte de Mémorial à la grecque, à colonnade et coupole, dominant une hauteur d'où s'aperçoit, par-dessus massifs de fleurs et végétation luxuriante, l'avenue Alexandra.

Se retrouvent dans ses papiers les plus surprenants témoignages de gratitude. Une adresse patriotique de F. M. Hughan — de 54 vers enthousiastes — est dédiée, imprimée, à Son Excellence, lors de l'ouverture qui l'honore aussi, du *Geelong and Melbourne Railway*.

La Trobe, estimant avoir fait tout son devoir comme surintendant puis comme gouverneur de l'Etat, notifie sa démission, en 1853; il va quitter les lieux dans une sorte d'euphorie générale, au milieu d'une vibrante sympathie, ralliant jusqu'au plus bougon des journalistes.



Bibliothèque nationale et galerie d'art, à Melbourne.

Due à La Trobe puis à Sir Redmond Barry, contenant aujourd'hui 680 000 documents.

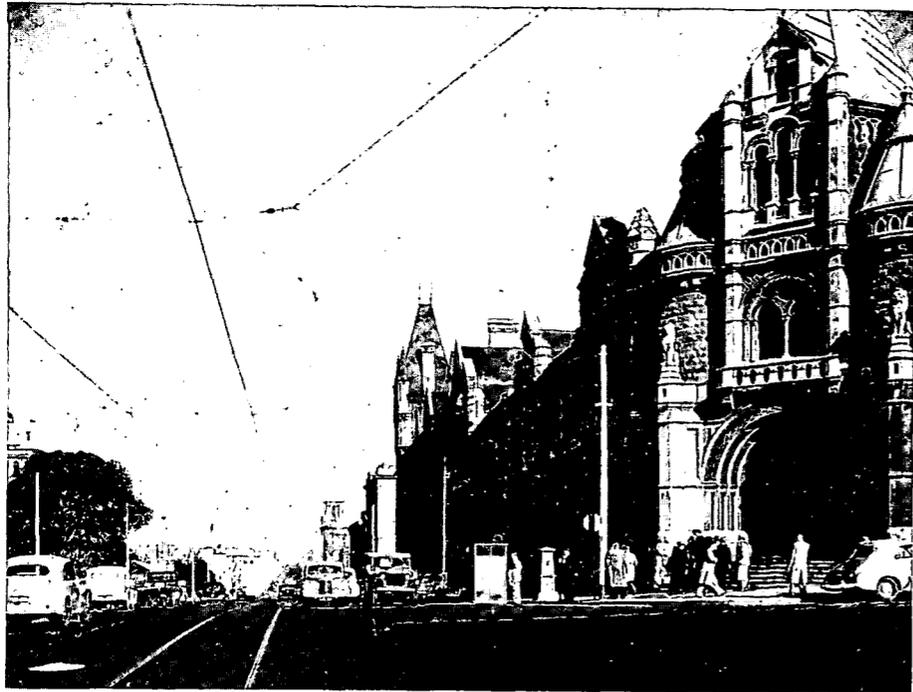
Photo obligeamment communiquée par le Département de l'Intérieur (Victoria).

Menus à mettre l'eau à la bouche.

Pour prendre congé de cet ami des Neuchâtelois, de fabuleux banquets sont organisés.

Un menu d'Oxtails divers, de 5 espèces de poissons avec Sherry et Hock, de 9 entrées, de 6 légumes, 6 divers rôts et salade avec champagne, de 5 desserts avec Sparkling, Hock et Moselle, pommes, oranges, amandes et raisins arrosés de « Claret », le tout couronné de claret brûlé et d'un Punch Infernal (sic) — sans oublier Coffee and Cigars — est servi au dîner offert à La Trobe par les « Anciens Colons de Victoria » au Criterion Hôtel, Great Collins Street, à Melbourne, le 14 septembre de cette année-là.

Ce menu pantagruélique, aujourd'hui plus que centenaire — collé dans les albums de La Trobe — tient compagnie à une autre luxueuse invitation en couleur à un *Grand Masonic Ball*, le 18 octobre 1853, au Protestant Hall, précisant: *Dancing to commence at 9 o'clock!* Tout cela pour fêter Son Excellence. Et j'oublie un menu en français, servi à Geelong à 1015 personnes. Il énumère — en lettres d'or sur papier à bordure de dentelle — par vingtaines, cinquantaines et centaines, mets variés,



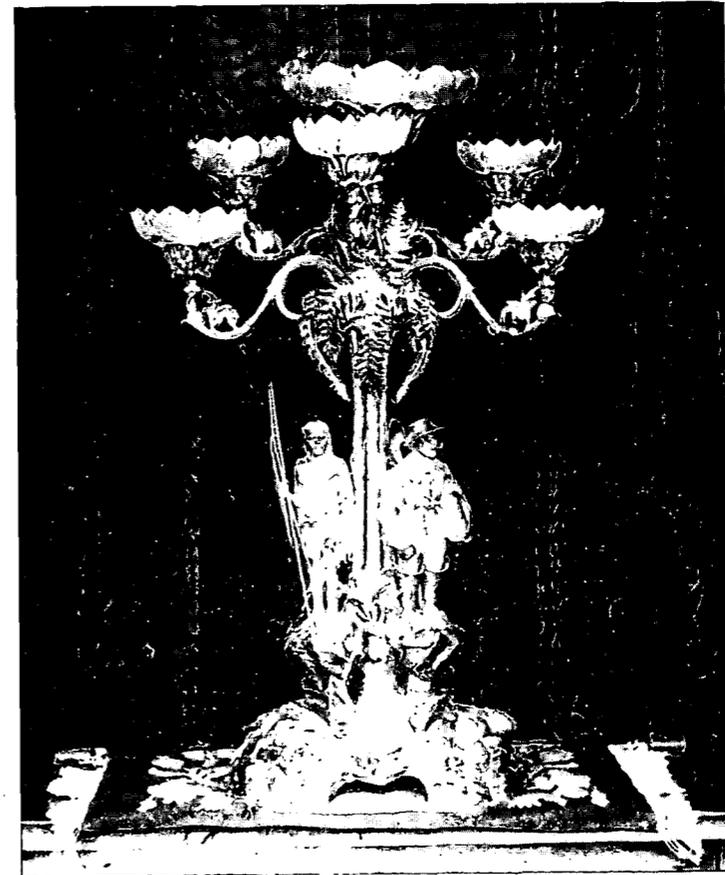
« La Trobe Street » à Melbourne.

Photo obligeamment communiquée par le Département de l'Intérieur (Victoria).

préparés avec succulence. Ce banquet de Gargantua s'appela modestement « Déjeuner à la Fourchette ». Il y figure pâtés, aspics et gelées à perte de vue. On y compte vingt « Galantines de l'Anguille en forme de Volute historiée », soixante langues de bœuf, des bataillons de dindes et de poulardes, un troupeau de veaux, cinquante salades de homard — dix aux huîtres — un régiment de « Nougats à la Française », de tourtes et de « Meringues à la Bignade » ! J'imagine que la qualité y était et me battrais volontiers en duel contre tout nouvel impertinent niant la gourmandise anglo-saxonne...

Retour. Témoignages officiels.

Notre « gouverneur » ayant résilié ses fonctions, rentre en Europe avec sa famille pour y poursuivre l'éducation de ses enfants. Déjà en 1845, il y a envoyé sa fille Agnès par le paquebot Rajah. Cinq mois et dix jours sur mer — à ce moment-là — pour atteindre nos côtes par le Cap Horn et Rio-de-Janeiro ! Accueillie d'abord à Londres par Peter La Trobe — frère aîné de son père, secrétaire des missions moraves — elle



Grand surtout d'argent massif.

Offert par le gouvernement de Grande-Bretagne à son pionnier de Victoria.

suit les classes du collège de Neuchâtel, habite La Rochette avec sa tante, sœur de sa mère, Rose de Meuron-Montmollin, qui — ayant perdu son mari — y vit chez ses beaux-parents.

A Melbourne, Sir Charles Hotham a passé gouverneur *ad interim* en attendant le successeur de La Trobe — Sir John Vesey Fitzgerald Foster — tandis qu'en novembre 1855, fera peu neuve une nouvelle Constitution de l'Etat de Victoria.

En consultant les verbaux de la Chambre des Communes, l'on s'aperçoit qu'après discussion à laquelle prennent part les députés Moor, Cardwell, Packington, Cheetham et Smith — sur la pension qu'on accorde à La Trobe — les honoraires de ce dernier, à Melbourne, avaient été portés, en 1852, à 5000 livres sterling ; ce traitement représentait cent vingt mille francs par an, il y a un siècle.

Au cours de sa mission, La Trobe a été comblé de présents somptueux, d'argenterie princière en assortiments des plus élégants. Un cadeau de la Cour d'Angleterre — portant les armes du royaume et les siennes, l'écu La Trobe accolé à celui des Montmollin — fait figure de bouquet, au milieu d'une précieuse gerbe de souvenirs. C'est un prestigieux « Center Piece » ou surtout-de-table. Un grand jeu de coupes s'échappe d'un monumental trépied formé de trois hauts personnages debout, d'argent massif — figuration symbolique. Un chercheur d'or y fume sa pipe, botté, poignard au ceinturon, tamis en bandoulière, avec pelle, pioche et ustensiles de bivouac. Un chasseur indigène, à lance et bouclier, a devant lui tomahawk et gibier abattu. Un berger, bâton en main, considère son chien en arrêt, alors qu'à ses pieds un agneau sera tondu par le ciseau traditionnel. Formant triangle et se tournant le dos, ces trois géants, avec leurs attributs d'argent, vous font front sur leur piedestal. Ils sont séparés par des troncs de fougères arborescentes — d'argent aussi — dont les touffes s'épanouissent au-dessus de leurs têtes. Cette relique nationale — d'incalculable prix — conservée par Mme de Blonay au château de Grandson, atteste combien fut sincère à la fin d'un mandat, la gratitude de la Grande-Bretagne.

Retour en Europe assombri par le deuil.

La femme du gouverneur, de santé un peu délicate, rentrée en Europe, pour se soigner, meurt à Neuchâtel, à 43 ans — le 30 janvier 1854 — d'une maladie de foie, ne s'étant du reste jamais remise d'une chute de cheval.

La paroisse de Melbourne, qui conserve d'elle un souvenir lumineux, place une plaque commémorative dans son église Saint-Pierre; on y mentionne sa filiation, son dévouement et deux versets bibliques. Pour rappeler sa fille aînée, la ville baptisera *Agnès Street* une de ses rues.

C'est encore le temps des voyages au long cours.

Il ressort d'une lettre que La Trobe écrit en anglais à sa fille Agnès — le 17 juillet 1854, du port de Southampton où il vient de débarquer quelques heures auparavant — qu'il a appris le décès de sa bien aimée femme, d'abord par le journal, le 27 avril; cette terrible nouvelle, écrit-il, lui fut confirmée — le 1er mai — par le courrier du Bosphore lui apportant de nombreuses lettres de sa parenté suisse et anglaise: « Ainsi le choc de cette catastrophe m'a été épargné au seuil de notre demeure. » Il s'incline devant l'inevitable volonté de Dieu ayant délivré sa douce compagne et sanctifié cette épreuve pour lui et ses chers enfants. Des lettres d'Europe, adressées à Melbourne, l'ont croisé sur mer sans l'atteindre. Il a pu devancer de quelques semaines l'arrivée là-bas de son successeur, Sir Charles Hotham, et prendre congé de Victoria, le 5 mai, en s'embarquant sur « L'Age d'or ». Escales à Sydney et à Tahiti; il continue sa traversée sur un vapeur anglais avec son aide de camp, le capitaine Carey, tandis qu'on doit ensevelir, dans l'Isthme de Panama, quatre passagers amis, morts de

la peste. De Southampton, il va partir pour Londres où, avec joie, il retrouvera, avec ses enfants — Agnès, Eléonore, Cécile et Charles — sa sœur Charlotte: « Tu ne peux t'imaginer comme je me suis réjoui de revoir tous vos visages — le tien, chère Agnès — après 9 ans de séparation et 15 ans d'exil! »

Charlotte La Trobe contribue toujours à maintenir d'intimes liens entre la Tamise et le Seyon! Alors qu'Eléonore et Cécile ont fait des séjours chez Mlle Béguin, à Corcelles, la famille — rentrée en Europe avant son chef — va se regrouper.

Second hymen neuchâtelois.

Jouissant de sa retraite, le gouverneur Charles-Joseph La Trobe est souvent à Neuchâtel.

Le voici qui se décide, après vingt mois de veuvage, à convoler avec une autre de nos compatriotes! Ce sera avec sa belle-sœur, Rose de Montmollin — née à Valangin, au château de la Borcarderie, en juillet 1821 — veuve du forestier et commissaire des domaines, Louis-Auguste de Meuron, décédé en 1843. Elle est le seizième enfant de feu Frédéric-Auguste de Montmollin-Meuron — chambellan du roi de Prusse — dont la famille habite toujours Place des Halles.

Cette nouvelle — qui fait sensation dans notre petite capitale — est accueillie avec le plus vif plaisir par parents et amis. La Trobe, dans d'émouvantes missives, en informe ses chers enfants: « J'ai été amené par ma conscience à une détermination que je vous dois. C'était presque un devoir de remplacer la bien-aimée que Dieu a reprise à Lui, par une autre mère et épouse qui veut, autant que possible, combler ce vide auprès de nous. Cette tante vous a déjà aimés comme si vous lui apparteniez. Je ne sais si cette nouvelle vous surprend ou non; elle vous témoigne de mon souci supérieur de vous préparer un avenir vous assurant plus de bonheur que des conjonctures différentes eussent pu faire espérer. Le doigt de la Providence — marquant ce destin — fera battre de nouveau, au milieu de nous tous, un affectueux cœur de mère. »

La Trobe fait des visites de politesse dans la région, dans nos villages, à Montmirail.

Pauline Leuba-d'Ostervald — seconde femme d'Auguste Leuba d'abord allié Jeanrenaud dont une vivante descendance Leuba, Robarts, Beecham, Ross, Henderson, Gibson, Duncombe, Peterson, etc., existe à Melbourne — écrit le 12 septembre 1855, chez les Pourtalès, à La Trobe qui va se remarier et dont elle a manqué la visite à Colombier: « J'aurais désiré vous voir et vous exprimer mieux qu'avec ma plume mes vœux sincères dans cette nouvelle phase de votre vie. Je vous sais un gré infini d'avoir pris la peine de venir vous-même m'annoncer cet événement. Comment mon amie — celle qui n'est plus — serait-elle oubliée puisque c'est sa propre sœur qui la remplace! En ne sortant point de votre famille



Rose La Trobe née Montmollin
Belle-sœur et seconde femme du gouverneur.
Peinture au château de Grandson.

neuchâteloise — en faisant d'une tante dévouée la seconde mère de vos enfants — vous en resserrez d'autant plus les liens. » De nombreuses lettres affectueuses affluent des Meuron et des Montmollin qui se réjouissent de ce second et sympathique événement : « Soyez le bien-venu dans notre famille » !

Mais la législation anglaise n'interdit-elle point les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs ? Le secrétaire de chancellerie — Georges Colomb — n'a-t-il pas averti le gouverneur des difficultés à surmonter en l'occurrence ?

Les savantes digressions d'un avocat consulté — Ch.-Louis Lardy, de Châtillon — sont versées dans les dossiers familiaux ; il explique le processus à suivre pour légaliser le mariage ; il discute du régime matrimonial et des possibilités de tester valablement, qui doivent être sauvegardées.

pour la nouvelle épouse. Epique confrontation des lois anglaise et neuchâteloise !¹

Après démarches diverses, il appert — vu la complexité du cas — que Son Excellence La Trobe déposera une caution de Fr. 2500. — en consignation à notre Caisse d'Épargne. C'est ce que décide Alexis-Marie Piaget, Président de la République ! Sur quoi — arrêt du Conseil d'Etat, du 1er octobre 1855, autorisant le mariage. Les époux ont 54 et 34 ans.

Une fois que La Trobe eût, bien entendu, pris domicile à Neuchâtel, après que la publication du ban n'eût soulevé aucune opposition, le mariage civil fut célébré, le 3 octobre suivant, à huit heures du matin. Dans l'acte, l'époux, fixé à La Rochette, est qualifié de « rentier, gouverneur de Sa Majesté la reine d'Angleterre et d'Australie, originaire de Londres ».

La nouvelle de ce mariage — peu orthodoxe du point de vue anglais — fit assez de bruit Outre-Manche. Il fait même tache d'huile ; un habile agent de Londres, qui y trouve profit, dirige aussitôt sur Neuchâtel de nombreux couples de beaux-frères et de belles-sœurs — follement épris l'un de l'autre — mais dont le mariage est interdit dans l'île. Le pasteur de Serrières — par exemple — sera dès lors tout essoufflé de marier sans arrêt, disait-on, beaux-frères et belles-sœurs anglais, heureux de l'aubaine !

Ciment unissant deux foyers. Mort d'un ami.

La famille La Trobe passe de longs mois à Ightham Mote, près d'Eastbourne, où les vaches, paissant autour de la maison, agitent leurs cloches suisses — timbre nostalgique de nos pâturages.

Elle se réunit, souvent aussi, à Neuchâtel, à La Plota — propriété de Salis — dont une vue, avec celle de la chapelle de l'Ermitage, figure au début de cette étude. Un second foyer — étroitement uni au premier — est fondé. Margaret-Rose, appelée plus tard Daisy, vient au monde en Angleterre, à Addington Vale, en septembre 1856, tandis qu'une autre fille, dernier enfant — sixième rejeton du gouverneur — Isabelle-Castellane-Helen La Trobe, ferme le pas. Elle est née au château de Greng, chez les Pourtalès, le 9 juin 1858. Tout compté, le gouverneur a, de sa première union, trois filles et un fils unique — Charles-Albert — de la seconde, deux filles, restées célibataires. Isabelle — la cadette — meurt à 17 ans, en 1877, à l'Abbaye de Fontaine-André, tandis que Margaret-Rose ne s'éteindra qu'en 1932 ; on retrouve sa photographie dans divers albums de famille ; elle vint souvent à l'Évole, dans la vieille maison Petitpierre, où j'écris ces lignes.

Dans son âge avancé, la vue du gouverneur baisse considérablement. Il est fixé près de Lewes — dans le Sussex — après avoir habité un cottage à Whitebourne, près de Worcester. A tour de rôle, les siens viennent vivre avec lui, l'entourant de leur chaude affection. Séjours à Neuchâtel, Greng,

¹ Portrait de Chs-Ls Lardy, « Avocats et barreau du pays », *Patrie neuchâteloise*, tome III, p. 177. « Châtillon : manoir aux portes de la Béroche », tome II, p. 273.



Eglise et cimetière de Littlington.

On distingue la croix blanche de la tombe de La Trobe adossée au mur du temple.

Oberhofen, Paris, Versailles chez les Courtigis, à Strasbourg, dans les stations balnéaires, au Torquay, à San-Remo, Clarens, aux Planches sur Dombrésson, à Londres chez lady Franklin, à Liverpool, au Sauget, à la Borcarderie, aux Mazeraias ou à l'abbaye de Fontaine-André.

Les relations entre les familles La Trobe et Pourtalès restent indissolubles depuis le joyeux temps des voyages de jeunesse. Albert de Pourtalès — lointain élève d'un gouverneur en germe — a, de son côté, fait son chemin. Il a embrassé la carrière diplomatique. Allié Bethmann-Hollweg, il est ministre de Prusse à Constantinople, puis ministre plénipotentiaire à Paris où il meurt à 49 ans, le 18 décembre 1861. Son décès défraye la chronique des principaux journaux de l'Europe. Le deuil est conduit par le prince de Reuss et Guillaume de Pourtalès, frère du défunt. Dans une chapelle ardente, défilent M. de Thouvenel, le comte Bacchiochi, le prince Cambacérès, plusieurs maréchaux de France ; M. de Riencourt y représente l'empereur.

Mort du gouverneur de Victoria.

Lorsque Son Excellence La Trobe s'éteint à Clapham House — à Littlington — le 4 décembre 1875, à 74 ans, privé de la vue, mais objet constant de la tendresse des siens, toute la presse de Grande-Bretagne et d'Australie retrace sa carrière. Le passé de fervent chrétien de ce travailleur acharné — dynamique — est à jamais lié à l'Etat de Victoria ; il est inséparable de l'histoire britannique.¹

¹ L'*Encyclopaedia Britannica* donne une courte biographie de Ch.-J. La Trobe, ainsi qu'en 1864, *Brüderbote*, organe morave. On y voit qu'on a baptisé aussi du nom de *La Trobe* une localité et une vallée du Westmoreland, en Pennsylvanie — à 41 milles de Pittsburg — où cet infatigable pionnier fonda, en 1846, un collège Saint-Vincent.



Agnès La Trobe.

Peinte par Dietler sur un banc de « La Rochette » à Neuchâtel. Son prénom fut donné à une des rues de Melbourne.

Aquarelle au château de Grandson.

Le *Times* lui consacre — à sa mort — plusieurs colonnes. Il rappelle mérites, conscience, amour de la justice. Vainqueur d'obscurs remous, La Trobe a dominé toutes les situations avec bienveillance, courtoisie. Parmi ses nécrologies oubliées figure un captivant imprimé, rapport dû à sa plume, fourni jadis à Londres, intitulé : *Australia and its Gold Regions*. Ce rapport montre à quel point — en économiste — en homme pratique, il a vu clair dès l'origine, sur le plan mines d'or.

Sur sa tombe — dans son oraison — le clergyman White rappelle sa foi lumineuse et son humilité. Alors que son nom — associé pour tou-



Mme Georges Godet
(1843-1904).

Née Cécile La Trobe à Melbourne,
fille du gouverneur de Victoria.

jours au Pays de Neuchâtel — restera celui de nombreux lieux de l'hémisphère austral, il a exigé que ses funérailles, dans sa paroisse, soient celles d'un simple et modeste sujet de Sa Majesté. Sa dépouille repose paisiblement avec les disparus de son village, non loin de Clapham House — son cottage aux fenêtres à guillotine et petits carreaux s'ouvrant sur champs, collines et bois.

Avec d'autres morts entourant le clocher pointu émergeant du toit de l'église de Littlington, entendrait-il encore les appels de la cloche? On se le représente couché là, jeune encore, actif, désireux de s'instruire et de voyager pour le bien des autres et pour le sien. On dirait que ses voisins, silencieux, serrés autour de lui, se sont concertés pour — affectueusement — le retenir vers eux.

Après-venants respectueux.

Reliques originales.

Je ne résiste pas à la tentation d'illustrer cette chronique d'un second portrait de sa fille aînée, Agnès, qui — sans avoir été le préféré de ses enfants auxquels il vouait une égale affection — fut néanmoins la plus à même, parce que la plus avancée, de comprendre son père à certains moments cruciaux de sa vie. On la voit ici sur un banc de la terrasse de La Rochette, son grand chapeau jaune déposé à côté d'elle. Cette aquarelle est signée « Dietler, 1853 ». Agnès, âgée alors de seize ans — aux yeux et cheveux bruns — porte une robe blanche avec douillette de soie bleue



Charles-Albert La Trobe (1845-1909).

Ingénieur, allié Carlotta Addison en 1876.
Fils unique du gouverneur de Victoria.

bordée de fourrure de cygne. Les pattes de son chien frôlent une écharpe de soie multicolore. Un bracelet de velours orne son poignet.

Si la postérité du gouverneur voue à celui-ci culte mérité, si de génération en génération, l'on se conte avec plaisir ses voyages, sa mission à Victoria, si l'on admire ses huiles, ses aquarelles, ses sketches, si l'on est fier de cet ancêtre, ne convenait-il pas de le tirer de l'oubli parmi ses monceaux de souvenirs? Certains seraient-ils précieux? Un cliché de journal anglais montre le lit — baldaquin à quatre colonnes, que le gouverneur avait jadis fait venir d'Angleterre en Australie — racheté par une société spéculatrice: Isidore Kozminsky Pty, Ltd!

L'autographe du célèbre Washington Irving, celles de souverains et de ministres, reçues de Londres, se retrouvent soudain sur ma table de travail à côté de dessins spirituels dus à sa plume, récoltés à Grandson. Tous ces documents se reconnaissent! Il y a là des collections de caricatures avec légendes, séries de 40 sujets d'un irrésistible humour, à la manière de *Monsieur Pencil*, de *Monsieur Crépin* ou du *Docteur Festus*. Ils voisinent avec ballades, poèmes en vers inédits, coupure de journal plus récente



Mme Charles-Albert La Trobe-Addison (1849-1914).
belle-fille postume du gouverneur.

relative au colonel de cavalerie, Osmun La Trobe, bien connu aux Etats-Unis sous le régime Coolidge. En 1880, au culte liturgique du dimanche de la Trinité, à la Collégiale de Neuchâtel, Elisabeth Junod, encore jeune, Ferdinand Du Pasquier et Ephraïm Bovet exécutaient un duo de Chérubini et une *cantate de La Trobe* !

Gertrude Morrissey et Patricia Ingham — deux archivistes de Melbourne — ont publié, la première, en 1935, dans le *Herald*, la seconde, en 1953, dans *The Age*, autre grand quotidien australien, des articles illustrés sur La Trobe, qui me furent signalés par le Premier ministre John Cain.

Tandis qu'à Melbourne, également, M. Alan Gross, un archéologue et écrivain de renom — qui a bien voulu que nous échangeons divers éléments biographiques — écrit de son côté un ouvrage sur S. E. Ch.-J. La Trobe, il paraissait indi-

qué qu'à Neuchâtel soit mis sur pied ce travail d'approche rédigé sous l'angle d'intimes attaches régionales. Les plus captivantes de nos biographies *du pays* ne sont-elles pas parfois celles qui permettent de s'évader, de s'intruire par ricochet en voyageant un peu ?

J'ai indiqué plus haut l'union de Cécile La Trobe, troisième fille du gouverneur, avec le professeur de théologie Georges Godet ; ce fut — en somme — un troisième hymen neuchâtelois — La Trobe. Georges Godet vécut de 1845 à 1907, tandis que sa femme — deux ans plus âgée — s'éteignit trois ans avant lui. Le professeur Georges Godet laissa, de 1893 à 1900, une série de brochures — de tenue religieuse — qu'on retrouve dans les bibliothèques. Ce couple n'eut pas de postérité.

Il n'existe plus de descendants vivants du second mariage de La Trobe. Sa seconde femme, Rose de Montmollin, mourut à Neuchâtel, à La Plota, en 1883. C'est elle qui, en 1878, acquiert un terrain propice et y fait édifier, in memoriam, la *Chapelle de l'Ermitage* dont le chœur contient deux plaques commémoratives, le jardinet sa pierre tombale, celles de ses filles et de divers comtes de Salis ou membres de cette famille.



Capitaine
Charles La Trobe
né en 1879, allié Evelyn Pullinger.
Petit-fils du gouverneur.



Elisabeth-Sophie de Salis-Soglio.
Alliée Godefroy de Blonay. Photo à 11 ans, en 1891.

En revanche, la postérité de la première union du gouverneur se porte bien. Madame Godefroy de Blonay — que je remercie respectueusement ici de ses apports de documents — a quatre enfants. D'autre part, le fils de La Trobe, l'ingénieur Charles-Albert La Trobe-Addison — dont la femme, Carlotta, obtint une grande vogue dans ses interprétations théâtrales de haute classe en Angleterre — eut d'abord une fille en 1877, Victoria-Isabelle-Gertrude, alliée en 1910, à Stephen-Victor Shea-Simonds.

Rappelons qu'à Londres le nom du gouverneur de l'Etat de Victoria est encore honoré, depuis 1879 par son petit-fils ; capitaine durant les hostilités, mon correspondant — M. Charles La Trobe-Pullinger — en souvenir... porte, comme second prénom : *Montmollin*. C'est un impresario connu des milieux sélects du théâtre en Grande-Bretagne. Il a une fille, née en 1928 : *Carlotta-Evelyn-Montmollin* ; ce sont ses trois prénoms. A la mode anglaise, le nom de famille *Montmollin* — mille fois cité dans les annales neuchâtelaises — est ainsi plusieurs fois devenu *prénom* de rejetons du gouverneur.

DEUX HYMENS NEUCHATELOIS

On voit ici une photographie de jeunesse de la petite-fille du gouverneur, Elisabeth de Salis, aujourd'hui Madame Godefroy de Blonay. Feu Godefroy de Blonay — historien — était fils de Gustave de Blonay, indianiste réputé; ce dernier avait acquis, et restaura le château de Grandson, qui n'est point à confondre avec le château de Blonay, berceau de sa famille, au Pays de Vaud.

Ne s'attache-t-on pas à l'histoire, davantage en voyant *vivre* les gens dans le passé, qu'en analysant savamment les coordonnées politiques de traités solennels plus ou moins respectés ?